

Histoire et Archéologie spadoises. Villa royale Marie-Henriette SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



*« Spa - Waux-Hall Levaux (sic) »
extrait de Ghémar et Gerlier, ca. 1835*

(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Septembre 1995

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

21e année

Septembre 1995

BULLETIN N° 83

S O M M A I R E

Vernissage de l'exposition d'été: Discours du Président	Dr Henrard	99
Historique du Casino de Spa	J. Toussaint	107
L'abbé Achille Salée (suite)	J.-P. Montulet	111
Casanova aux eaux de Spa (complément)	P. Den Dooven	124
Les "Waux-Hall"	L. Pironet	129
Pauvre soldat !	G. Mine	141

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

NOUVEAUX MEMBRES

- Mme Myriam ALEXANDRE	Spa
- Mme BECHTOL-DAGMAR	Spa
- Mme Nicole DEGRAIN	France
- Mme GENET	Rixensart
- M et Mme Xavier GRANDJEAN	Sougné-Remouchamps
- M Jean-Claude POTTIER	Spa
- Mme Marguerite SANDRONT	Spa
- Mme M. SERVAIS	Spa
- Melle Monique STARCK	Spa

INSCRIPTION DES NOUVEAUX MEMBRES

Nous signalons aux personnes intéressées par notre revue trimestrielle que la cotisation annuelle s'élève à 500 frs. Leur qualité de membre de l'ASBL "Histoire et Archéologie spadoises" leur donne droit à l'entrée gratuite au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

Compte de l'A.S.B.L. : 348-0109099-38 R. Manheims: Histoire et Archéologie spadoises ASBL - 4900 SPA

Editeur responsable: HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE SPADOISES A.S.B.L.,

Musée de la Ville d'eaux, Avenue Reine Astrid, 77b, 4900 SPA

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8, Spa - tél. 087/77.17.68.

Tirage du bulletin: 600 exemplaires - Tous les trimestres

- - -

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.

VERNISSAGE DE L'EXPOSITION D'ÉTÉ
VENDREDI 16 JUIN 1995
DISCOURS DU Dr HENRARD

Ce thème est inspiré des "Amusemens des Eaux de Spa", titre d'un ouvrage publié en 1734 par un auteur inconnu. Celui-ci eut l'honneur de voir son oeuvre rééditée à plusieurs reprises et traduite en diverses langues.

Ce titre fut repris par le Dr J. Ph. de Limbourg en 1763, libellé "Les nouveaux Amusemens des Eaux de Spa". Le même de Limbourg récidivera lorsque vingt ans plus tard il publiera une seconde version.

Le travail de 1734 nous dit Body, "est le seul qui fournisse des renseignements complets et intéressants pour l'histoire des moeurs dans les villes d'eaux au commencement du 18eme siècle". Ce sujet d'exposition nous a été suggéré par notre Conservateur Madame M. Th. Ramaekers. Trois facettes du sujet sont illustrées: la cure, les jeux de hasard et les promenades.



Coll. Musée de la Ville d'eaux.

La Cure

On sait que la cure de boisson débuta à Spa au cours de la première moitié du 16^e siècle. Elle connut des périodes fastes. Les indications en étaient alors très variées mais on y trouve les pâles couleurs, l'anémie et dans ce domaine le fer bivalent de nos pouthons est toujours utile, même si des préparations pharmaceutiques sont venues la concurrencer.

L'histoire de nos cures de bains minéraux est plus complexe. De tels bains furent pratiqués dès le 16^e siècle, attestés par Montaigne, de la Place, Brantôme, Ambroise Paré et Pidoux, médecin du roi de France. Cette forme d'utilisation fut abandonnée parce que l'on crut, semble-t-il, que le chauffage privait l'eau de toute efficacité. La possibilité de bains est de nouveau évoquée en 1737 par le Dr Ledrou.

On reprendra l'administration de bains carbo-gazeux vers 1750 à l'Hôtel de Waldeck. Cet établissement fut dirigé par Juslenville de 1773 à 1783, par le chirurgien Henrard de 1783 à 1787 et ensuite par Lemaire puis Lejeune jusqu'en 1848. On y trouvait une petite piscine froide d'eau indifférente, deux baignoires de pierre pour bains chauffés et une douche mentionnée en 1778.

Les patrons de l'Hôtel de Waldeck eurent des concurrents. Un sieur Dorliac administrait des bains à la Course anglaise en 1778. En 1780, Lambert Houyon est équipé de telle manière qu'il propose d'aller donner des bains à domicile.

L'établissement de bains le plus remarquable du 18^{me} siècle, établissement qui fonctionna jusqu'en 1841, fut celui créé par Briart en 1773 près de la source du Tonnelet. L'équipement comportait en effet une piscine d'eau minérale carbogazeuse, où l'on pouvait nager ou se mobiliser, un bain minéral froid à eau courante, quatre bains minéraux chauds, des bains de vapeur, une douche, un bain sec (peut-être un bain de gaz carbonique comme on en pratique notamment à Royat), une "électricité".

Autres raffinements thérapeutiques: des bains chauds aromatisés par des extraits de plantes, des applications locales d'eau minérale (intestin ou voies urinaires) des inhalations d'air enrichi en gaz carbonique et enfin - prescience de l'application de la tourbe - l'utilisation sur prescription médicale de la rubrique, c'est à dire de la matière rougeâtre que l'eau du Tonnelet dépose. Sur ce point des suggestions avaient été faites par Ledrou en 1757.

En 1827 un établissement de bains fut créé par la municipalité dans l'ancien entrepôt. Le sieur Rigaud l'exploita jusqu'en 1841, utilisant deux plongeurs

(petites piscines d'eau minérale froide où l'on s'immergeait d'un seul coup, y compris la tête) des bains d'ondée (?), des douches.

En 1842 entrèrent en service les bains proches de la promenade de sept heures, appelés parfois bains des Tuileries et situés à l'emplacement actuel de l'OTTF. Ils furent dirigés jusqu'en 1859 par Bovy puis jusqu'en 1867 par Leroy-Taylor.

Ces bains des Tuileries furent très critiqués pour leur architecture peu avenante et en raison de leur approvisionnement insuffisant en eau minérale. L'eau utilisée venait du Pouhon Pierre le Grand et de la source de l'immeuble de la Fontaine d'Or: elle était peu abondante et arrivait sous faible pression en raison d'une dénivellation insuffisante.

En prévision de la création d'un nouvel établissement de bains, la commune de Spa fit dès 1864 étudier puis réaliser par Jules François, inspecteur du Corps des Mines de France et par l'ingénieur van Scherpenzeel-Thim, ingénieur principal des Mines de Belgique, le captage d'une source proche de Nivezé, dénommée autrefois Bricolet et qui, en 1868, prit le nom de source Marie-Henriette. Les sondages débutèrent dès 1864 et après captage le débit obtenu fut de 300 m³ par 24 heures.

La dénivellation de 55 m. assurait à l'arrivée aux Bains une pression hydrostatique de 5 1/2 atmosphères et par là une alimentation aisée des baignoires et des douches.

Le nouvel établissement, inauguré en 1868, était pourvu de 54 baignoires, de cabines de douche, de deux salles de grandes douches et de deux bassins d'immersion (plongeurs).

Dès le début on envisageait de le compléter par des bains de CO₂ sec - ce qui ne fut jamais réalisé - et par des appareils de pulvérisation de l'eau. De tels appareils furent mis en service par la suite pour le seul secteur O.R.L.. A ceux qui s'imaginent que seule notre époque a le souci des traitements à prix social, je signale que si Briart au Tonnelet administra à des indigents de Spa des traitements payés par Milady Spencer, l'établissement de 1868 faisait payer 20 f. un bain en cabine de luxe, mais prévoyait un prix de 60 centimes, linge compris pour les économiquement faibles.

Quant aux bains et aux applications de tourbe, ils furent proposés et recommandés par un médecin anglais fixé à Spa, le Dr Cutler et on les appliqua aux thermes dans la dernière décennie du 19^e siècle (1889).

Notons en 1902 des agrandissements nécessités par la mise sur pied de deux vastes locaux de douches et d'une piscine chauffée de natation. Cette annexe fut rasée voici quelques années pour y créer en sous-sol et au rez-de-chaussée le laboratoire que nous connaissons.

Les événements actuels feront l'histoire à venir. Permettez-moi de dire quelques mots concernant une institution qui n'est pas présente à l'exposition. Il s'agit des Heures Claires, ouvertes en 1949 afin de permettre aux personnes à revenus modestes l'accès aux traitements thermaux. Le promoteur en était Joseph Lemaire, à l'époque directeur général de la Prévoyance Sociale. Les Heures Claires furent pendant un peu plus de 45 ans un centre très actif, riche en moyens de diagnostic et en personnel médical compétent. Sous la direction du Dr Jean Barzin, fondateur et médecin directeur de l'établissement, divers traitements complémentaires furent mis en oeuvre qui ajoutaient leurs effets bénéfiques à ceux de la cure thermale classique.

Du fait du désistement de ses promoteurs- propriétaires et de la suppression de l'intervention financière de l'Assurance Maladie-Invalidité dans les cures, la formule en vigueur depuis 1949 aura vécu le 1er juillet prochain.

~ ~ ~

Les Jeux (voir le travail de MM. Marquet et Bedoret en 1985)

La genèse des jeux à Spa ou du moins la genèse de leur organisation est plutôt complexe. Durant la première moitié du 18e siècle on jouait dans des salons particuliers ou dans des cafés. Les autorités souhaitaient y mettre de l'ordre et voici quelques étapes de cette entreprise:

- Privilège accordé en 1752 à Alexandre Hay d'organiser dans son hôtel du Cornet des jeux de hasard publics.
- Installation en 1766 dans cet hôtel du Club anglais, en réaction aux éléments qui suivent.
- En 1762 le prince-évêque avait accordé à la communauté de Spa un privilège identique à condition que les Spadois construisent à cette fin un édifice qui sera la Redoute (architecte Digneffe). Les travaux débutent.
- Par consultation populaire les Spadois refusent de poursuivre l'entreprise. Ce sont 4 particuliers qui sont autorisés en 1764 à achever la construction et à organiser les jeux. Il s'agit de de Leau, Xhrouet, de Limbourg et Nizet. Le

bâtiment est terminé en 1769.

- Construction d'une seconde maison de jeux appelée Waux-Hall par un groupe de rebelles, au mépris de la loi. L'établissement est ouvert en 1770. Le souverain, pour clarifier la situation, oblige les deux établissements à fusionner. Un tiers du bénéfice net ira aux caisses du prince-évêque.

- En 1774 apparaît un nouveau groupe rebelle dirigé par Renoz. Ils ouvrent en 1775 une troisième maison de jeux appelée Salon Levoz et située rue de la Sauvenière. Nouveau conflit, nouveaux procès et politisation qui déclenche la révolution liégeoise.

- En 1795 la principauté de Liège est rattachée à la France et la loi républicaine interdisant les jeux de hasard est appliquée. En 1801 les trois établissements fusionnent dans l'inactivité. En 1806 il sera permis de jouer dans les stations thermales pendant la saison des eaux. Les activités restèrent fort réduites.

C'est en 1822, sous le régime hollandais, que la Redoute reprit vraiment vie, lorsque le Français Davelouis devint concessionnaire des trois maisons. Par renouvellement du contrat la famille Davelouis organisa les jeux de Spa jusqu'à 1872, année où fut mise en vigueur la loi interdisant les jeux de hasard en Belgique qui avait été votée en 1868.

Sous le régime hollandais, la commune de Spa bénéficiait des prélèvements de l'état sur les profits des jeux. Le jeune royaume de Belgique ne manifesta pas la même générosité. La situation à cet égard s'améliora graduellement. Lors du renouvellement en 1858 de la concession Davelouis, le gouvernement accepta que Spa reçût 25% des bénéfices, parmi lesquels 5% destinés aux établissements de bienfaisance de la ville. Celle-ci devenait propriétaire du Waux-Hall. Ce fut aussi la période au cours de laquelle des sommes furent prélevées sur les bénéfices des jeux de Spa afin d'accorder des subventions annuelles aux localités de Chaudfontaine, Ostende et Blankenberge. A partir de 1865 Nieupoort et Heist profitèrent également du gâteau.

Après la suppression de 1872, les jeux réapparaissent dans la vieille Redoute rebaptisée Casino.

Avec le Français Dhainaut comme concessionnaire (1884) Spa connut une nouvelle période faste non seulement sur le plan des jeux mais aussi celui des festivités. Une nouvelle interdiction, celle de 1902, mit fin à cette euphorie. La suite montra une fois de plus que l'hydre des jeux a plus d'une tête: les jeux reprirent par la suite dans des cercles privés, comme le Turf Club, avant de se



*Tiré de «Les Eaux de Spa» de L.M. Crismer.
L'heure du verre d'eau dans la Rotonde du Pouhon. Depuis Pierre-le-Grand, depuis toujours, c'est le même truc : on avale du fer, et l'on devient d'acier !*

réimplanter au Casino.

Les bâtiments de jeux ont connu maints avatars: incendie partiel de la Redoute en 1785, création du kursaal et construction d'un nouveau bâtiment pour le Casino en 1908, incendie du kursaal en 1909, incendie de la salle de théâtre du 18e s. et du nouveau Casino en 1917, reconstruction en 1920.

~ ~ ~

Les promenades

Le parti que ceux qui nous ont précédés ont tiré des forêts et des collines qui entourent Spa mérite d'être souligné. Certaines réalisations présentaient un caractère utilitaire sur le plan des communications mais la plupart sont là pour nous offrir des possibilités d'exercice de marche en plein air et de délasserment, possibilités qui furent appréciées par maintes générations de Spadois et de bobelins. Nos promenades furent souvent réalisées à l'initiative et aux frais de curistes fortunés.

Spa-Attraction, association fondée en décembre 1894, joua lui aussi un rôle actif dans la création et l'entretien de divers sentiers. Ce fut aussi Spa-Attraction qui fit élever dans le parc de Sept-Heures un monument à la mémoire des créateurs de promenades. Il s'agit des personnalités suivantes:

- le comte d'Aspremont-Lynden, en 1718, pour la création de la Promenade de 4 heures
- Berkeley, en 1752, pour les promenades sur les collines
- le marquis de Saint-Simon, en 1764, pour l'aménagement du parc de la Géronstère
- le prince Sangusko, maréchal de Lithuanie, pour les alentours de la Sauvenière.
- Madame de Genlis en 1787 pour la promenade d'Orléans
- le comte Caffarelli (1760-1845) aide de camp de Napoléon, pour la promenade des Montagnes russes, réalisée en 1812
- le comte de Grünne, en 1813, pour la promenade du Champignon
- le chevalier de Lance en 1818 pour le chemin du Tonnelet
- le bourgmestre et artiste peintre Joseph Servais (1803-1872) pour le point de vue enchanteur en 1846, puis par la suite pour la promenade des Artistes (à laquelle il consacra les 500 f. annuels qu'il percevait pour ses fonctions de Bourgmestre) et pour la promenade Meyerbeer, terminée en 1861.

J'ajouterai sans hésiter à cette liste le comte de Hesse-Rhinfels qui en 1769 dota la ville d'un pavillon qui attend depuis des années d'être restauré. Certaines promenades sont dans le même cas et mériteraient l'attention des autorités.

L'intérêt des promenades était la possibilité pour les curistes de compléter les exercices physiques conseillés par les médecins. Tinrent également une place importante à cet égard les danses et les rondes. On mentionne aussi une sorte de lancement du javelot vers 1630, la natation de plein air en 1857, le tennis dont la pratique débuta en 1880 et qu'avait précédé dès avant 1600 le jeu de paume. Le patinage à roulettes eut sa piste dans le parc de Sept-Heures en 1876. Le golf connut ses débuts à Spa avant la guerre de 14-18.

~ ~ ~

Voici esquissée l'histoire de Spa sur les trois plans envisagés. Le conseil d'administration d'Histoire et Archéologie spadoises espère que cette exposition recueillera vos suffrages et ceux des visiteurs qui la parcourront au cours de l'été.

Au nom de notre association il me reste à remercier Monsieur le Bourgmestre, Messieurs les Echevins et Conseillers du soutien moral et financier accordé à nos activités. Notre gratitude va aussi à Mme Ramaekers, notre conservateur et à Madame M. Christine Schils sa précieuse collaboratrice pour le mal qu'elles se sont donné afin de mettre sur pied cette exposition et la rendre intéressante: le mérite du choix et de la présentation des nombreuses pièces exposées leur revient entièrement. Certains collectionneurs nous ont prêté des objets: Mademoiselle Hanlet, Monsieur M. Crehay, Monsieur René Sart. Nous les remercions, de même que Monsieur Jean Toussaint, bibliothécaire en chef, qui nous a permis de bénéficier de documents de la bibliothèque Albin Body.

~

~

~

HISTORIQUE DU CASINO DE SPA

On jouait à Spa de façon presque officielle depuis le milieu du XVIII^e siècle, au "Cornet" principalement, un établissement tenu par l'Irlandais Alexandre Hay, mais aussi dans toutes sortes de tripots plus ou moins bien formés du bourg.

C'est suite à deux privilèges du Prince Evêque - Spa faisait partie de la Principauté de Liège - de 1762 à 1763 accordant à Spa le droit de construire deux salles d'assemblée, l'une pour le bal, l'autre pour le jeu, que l'architecte liégeois Barthélémy Digneffe, auteur également de notre Hôtel de Ville, construisit la Redoute, l'ancêtre du Casino actuel. La municipalité transmit privilèges et gestion à une société privée.

Ce casino, suivi en 1770 par la construction d'une deuxième salle de jeu le Waux-Hall, développa à un point si remarquable la prospérité de Spa que l'Empereur Joseph II put l'appeler le "Café de l'Europe" lors de sa visite en 1781.

La construction en 1785 d'une troisième salle de jeu concurrente, actuellement disparue, le "Salon Levoz", engendra un conflit que l'on appela "la Querelle des Jeux de Spa", qui fut une des causes de la révolution liégeoise de 1789. La Révolution française et l'Empire napoléonien ne furent guère favorables à Spa, qui commença à se développer à nouveau sous le régime hollandais.

A partir de 1830 le Casino retrouva sa prospérité d'antan sous la direction notamment du concessionnaire français Davelouis. Pièces de théâtre et concerts se multiplièrent. L'orchestre du Casino compta à la fin du siècle plus de 60 musiciens et fut dirigé par Charles Gounod et Camille Saint Saëns. Un concours de beauté eut lieu en 1888, gagné par la Guadeloupéenne Marthe Soucaret. Le directeur du Casino Dhainaut, un autre Français, épousa la lauréate.

Le Casino avait pourtant connu une grave crise avec la suppression des jeux en 1872. Cet arrêt, qui avait tout d'abord entraîné un marasme économique important, avait été contrebalancé en partie par le développement du thermalisme grâce à la construction de l'Etablissement des bains en 1868.

A partir de 1885 la loi fut peu à peu contournée et après l'affermage à un groupe français on en revint pratiquement à la situation d'avant 1872.

Mais la question du jeu en Belgique n'était pas résolue. Un nouveau débat parlementaire provoqua la suppression totale des jeux le 24 octobre 1902 et porta un coup énorme à l'économie spadoise. Pour faire face à ce manque à gagner, la

ville entreprit avant 1914 une série de grands travaux. En 1906 la partie de l'ancien casino donnant sur la rue Royale fut démolie - elle avançait de plusieurs mètres sur l'alignement de la rue. La façade reconstruite est la reproduction agrandie de la façade de 1763.

Mais surtout en 1908 fut construit l'actuel Kursaal, qui nécessita la transformation de tout le centre de Spa. L'auteur en fut Alban Chambon, l'architecte préféré de Léopold II, auteur également de l'ancien Kursaal d'Ostende, aujourd'hui disparu. De magnifiques fêtes s'y donnèrent et Spa put retrouver une partie de sa clientèle d'avant la suppression des jeux.

L'établissement des bains fut également agrandi. Lors de son inauguration en juillet 14, le ministre de l'Intérieur laissait espérer pour bientôt la réouverture des salles de jeu.

Puis vint la guerre. En 1917, la salle de bal et le théâtre, qui dataient du XVIIIe, furent malheureusement la proie des flammes. Avec les différentes commissions d'armistice qui siégèrent à Spa en 1918-19, (faut-il rappeler que Spa avait été en 1918 la résidence de Guillaume II et du Grand Quartier Général allemand) mais surtout avec la Conférence diplomatique de juillet 1920, l'après-guerre fut l'occasion d'une spectaculaire relance de la ville. De nombreuses festivités se déroulèrent au Casino; le jeu fut à nouveau autorisé dans quelques villes de Belgique, dont évidemment Spa.

La reconstruction en 1919 des locaux incendiés du Casino fut confiée aux architectes spadois Hansen et Paes. On leur doit les Salons Rose et Bleu et l'actuel théâtre, dont la décoration est inspirée de l'ancienne salle du XVIIIe siècle.

Parmi les festivités de l'entre-deux-guerres - on faisait entre autres au Casino les opérations de "pesage" des voitures de grand prix qui descendaient de Francorchamps à Spa dans un vacarme infernal - on peut relever l'élection de Miss Univers, Miss Turquie, en 1932.

A l'inverse de ce qui se passa en 1914 le casino fonctionna pendant la seconde Guerre Mondiale, ce qui évita le chômage à une grande partie de la population. En 1944-45 les locaux furent utilisés comme centre de récréation par la 1ère armée des Etats-Unis. Pendant cette période les jeux se déroulèrent dans le jardin d'hiver du Puhon Pierre-le-Grand.

Puis en 1947, après de sérieuses réfections le casino fut réouvert. Des manifestations qui s'y déroulèrent jusqu'à présent retenons un magnifique Festival

de Musique à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1958. C'est alors que fut également créé l'actuel Festival de Théâtre. De 1964 à 1983 eut lieu le Festival de la chanson française qui révéla nombre de jeunes chanteurs.

A partir de 1991 la gestion du Casino proprement dit a été séparée de celle des salles de spectacles; théâtre et salle des Fêtes qui ont été reprises par la Ville de Spa. Une restauration complète des bâtiments a été entreprise, qui se poursuivra pendant plusieurs années afin de rendre à l'ensemble son prestige d'antan.

J. Toussaint



Tiré de « Spa - Saison 1913: programme officiel » (Fonds Body).

L'ABBÉ ACHILLE SALÉE

(suite)

1895-1906 Les Humanités - La Philosophie - Le Grand Séminaire

L'abbé lui apprend qu'il faudra qu'Achille continue et termine ses "humanités", en formation générale, au Petit Séminaire de Saint-Trond, dépendant de l'Evêché de Liège. Qu'ensuite, si Achille le désire toujours accéder à la prêtrise, il y fera deux années dites de Philosophie, avant de rejoindre le Grand Séminaire de Liège.

- Mais, mon cher Edmond, quel âge a votre garçon?
- Il vient d'atteindre ses onze ans, monsieur le Doyen.
- Dans ce cas, je crains fort qu'il ne faille attendre, car l'âge d'admission en sixième au Petit Séminaire est fixé à douze ans. Mais... si vous acceptez, je puis, durant cette année d'attente, me charger de l'éducation religieuse de votre Achille. Ce qui me permettra de sonder la validité de cette vocation précoce. Les parents Salée donnent leur accord.

Dès le printemps 1895 - qui a vu la naissance le 29 avril chez Walthère d'un cousin Gilbert, trop tôt venu, et fait ange le 14 mai - les démarches pour son entrée au Petit Séminaire sont entreprises. Pour les parents, particulièrement pour Marie Catherine, l'épreuve est difficile, coûteuse sentimentalement à cause de la longue séparation que cela impose. Au vu des résultats d'Achille au terme de sa première moyenne, l'abbé directeur du séminaire de Saint-Trond propose de l'admettre directement en cinquième année d'Humanités pour cette année scolaire 1895-1896.

- Pourquoi refaire une sixième qui a porté de si beaux fruits ?

Arthur, qui termine sa deuxième moyenne avec le résultat honorable de 1911 sur 2625, souhaite entrer en apprentissage, car il n'a pas vraiment le goût des études.

Pour le jeune Achille, son arrivée à St Trond, face à ce grand bâtiment, l'émotion est intense. Son coeur bat à tout rompre. Ainsi, c'est donc ici que

commence la route qui conduit à la prêtrise. Le dépaysement est total. Voilà que s'ouvre à lui un monde insoupçonné, fait d'inconnu, qu'il s'apprête à découvrir patiemment. Son univers douillet, au sein d'une famille unie, son école spadoise où personne ne s'ignore, tout est déjà bien loin, perdu dans cette Ardenne qu'il a dans le sang. Parfois, le désarroi s'empare de cette jeune âme. Il ne sait alors réfréner son chagrin. Son père, son frère Arthur et, surtout, sa tendre mère lui manquent. Mais, bien vite, de toute la force de la foi qui porte ce garçonnet de douze ans, il réagit. Face à lui même, il se morigène. Plongé dans une nouvelle vie, il lui faut rencontrer d'autres garçons, probablement aussi égarés que lui, venus de villes ou de villages du pays et même des Pays-Bas, ou encore d'Allemagne, dont, souvent, il ne connaissait l'existence que par des récits de voyageurs débarquant à Spa, ou, pour la plupart, pas du tout. Ces compagnons, ayant chacun leur propre culture, leurs racines, parfois parlent une autre langue ou s'expriment en différents patois. Mais, par sa foi rayonnante et son naturel communicatif, sinon vraiment expressif, il s'y fait vite des camarades, bientôt des amis.

Les résultats de cet "essai" sont prometteurs pour l'avenir d'Achille. En effet, lors de la distribution solennelle des prix, le samedi 8 août, il lui est accordé le Prix d'Excellence, qui le place en troisième position parmi les trente huit élèves que compte sa classe.

De retour à Spa pour quelques jours de détente, Achille se replonge, heureux, dans la chaleur confortable de la demeure familiale. Déjà un homme dans toute la force de ses 15 ans, Arthur est, depuis près d'un an, un apprenti satisfait. Alors que le mois d'août dans ses derniers sursauts, roule de gros nuages courroucés, le père doit s'aliter.

- Il est très fatigué, constate Marie Catherine d'une voix tremblante. J'ai bien essayé de lui faire comprendre que ses journées étaient trop longues, que l'excès de travail aurait raison de lui mais..., elle s'effondre sur une chaise, ... peine perdue...

Le bonheur se ternit. Septembre s'étire qui sort ses griffes d'automne. Le vent emporte dans les ors des feuilles qui se meurent les vacances rouillées. Le temps pour Achille de retourner à St Trond est là. Comme l'état de santé de son

père ne s'améliore guère, le garçon hésite. Il interroge sa mère:

- Ma place n'est-elle pas auprès de toi en ces instants pénibles ?

Edmond, qui somnole, se redresse dans son lit. Moins fermement peut-être mais toujours avec assez de conviction, il déclare:

- Mon fils, je ne suis plus ton avenir. A présent, tu dois suivre le chemin que tu t'es tracé, avec l'aide du Seigneur. Va sans regret. Bientôt, ces mauvais moments seront oubliés et qui sait si nous ne rirons pas, après, de notre crainte exagérée d'aujourd'hui ? Achille se laisse docilement convaincre.

- Je prierai pour toi Papa, murmure-t-il en l'embrassant.

Au fil des mois, des semaines, des jours, l'affection dont souffre Edmond s'aggrave. Par le courrier que lui envoie régulièrement sa mère, Achille en suit, non sans anxiété, la progression sournoise. Avec une impatience retenue, il attend le congé de Noël.

A la maison, c'est la catastrophe. Selon le médecin, le déclin physique du malade est inéluctable. L'usure précoce dont est victime cet homme encore jeune est incurable.

L'inquiétude, que ne peuvent dissiper ses convictions religieuses, ronge l'âme d'Achille, tandis qu'il regagne le séminaire. A la lumière bleutée d'un matin givré de février, les yeux incrédules, la bouche sèche, l'esprit embué, inlassablement, dans un ultime refus de la vérité, il lit, froisse, défroisse, relit la lettre de sa mère. "Le père est agonisant". Ce cri le frappe de plein fouet. Si fort qu'il en vacille. Marie Catherine, lâchement démunie, implore la présence d'Achille auprès d'elle. Elle en exprime le besoin urgent "pour que je sache mieux vivre cette douloureuse épreuve".

Le surlendemain 20 février, le jeune étudiant débarque à la gare de Spa, où est venu l'attendre Arthur.

- Je suis soulagé que tu aies pu te libérer, car je crois..., sa voix s'étrangle, son coeur se noie dans un ruisseau de larmes, je sais que ... c'est la ...fin ...

Le dimanche 21 février 1897 à dix heures de relevée, Edmond Gérard Jean Salée, sur la pointe de l'âme, quitte sa demeure de la rue de l'Hôtel de Ville. Il

n'aura jamais quarante ans.

Au printemps embrumé, un autre malheur touche la famille. Après quelques mois d'existence, la petite Claire, fille de Walthère Salée, est emportée par une mauvaise grippe le premier mai.

Les années s'envolent, emportées par la bourrasque de la destinée. En dépit de la perte irréparable de son père, le samedi 7 août 1897, Achille arrache un Prix d'Excellence. Le jeudi 11 août 1898, puis en fin de Poésie, le samedi 5 août 1899, il récidive. Entretemps, de sa maison de la rue Brixhe, le 6 mai 1899, après vingt six ans de séparation, grand-mère Madelaine, l'artiste, est partie à la recherche de son écrivain de mari.

En août 1900, Achille conclut ses Humanités. Le mardi 7, au cours d'une grandiose distribution des prix, présidée par Mgr V. J. Doutreloux, évêque de Liège, en récompense de sa brillante prestation en Rhétorique, - en tout plus de 8/10èmes des points - il se voit remettre "son" diplôme du premier degré avec "le plus grand fruit". Sa mère, qui assiste à la cérémonie, exulte. Dans un élan de joie qu'elle ne veut contenir, elle proclame: "Je suis heureuse mon petit, ton père serait fier de toi!" Et elle l'étouffe dans ses bras. Son ami Jean Misson, aussi spadois, termine avec la mention "très grand fruit".

Fortifié dans sa vocation, Achille se lance à âme perdue dans l'étude de la Philosophie religieuse, toujours au Petit Séminaire de St Trond. La première année, dite "cours inférieur", une mention spéciale lui est attribuée car, consécutivement à un refroidissement mal venu, il n'a pu participer à la dernière série de concours. Mais, en cours supérieur, il se rattrape avec honneur. Mgr M. H. Rutten, nouvel évêque de Liège, le jeudi 7 avril 1902, lui décerne un 4ème prix.

La porte du Grand Séminaire de Liège s'entrouvre. Et elle s'ouvre vraiment le 6 octobre pour accueillir, parmi d'autres, l'aspirant à la prêtrise Achille Salée. Il a 19 ans. Le grand bâtiment austère représente pour lui l'espoir de voir exaucés ses vœux les plus intenses, depuis si longtemps formulés. Au cours des quatre années d'études qu'il doit accomplir là, il sait qu'il va trouver sa vraie raison d'exister, en réponse à la question qu'il s'est toujours posée: " Suis-je vraiment

HUMANITÉS.

PRIX D'HONNEUR.

Un *premier prix* d'honneur est décerné aux élèves qui, pendant toute l'année scolaire, n'ont perdu aucun des points attribués à la conduite et au travail.

Un *deuxième prix* d'honneur est décerné aux élèves qui n'ont perdu aucun de ces points durant un semestre.

Un *troisième prix* d'honneur est décerné aux élèves qui n'ont perdu aucun de ces points pendant le dernier trimestre.

RHÉTORIQUE.

(41 élèves.)

PRIX D'HONNEUR.

Un prix spécial est accordé à Arthur Thewissen, de Houthalen, qui a obtenu un premier prix d'honneur pendant toutes ses humanités.

- 2^e Prix. Jules Lavigne, de Vechmael.
3^e " Armand Mattart, de Huy.

EXCELLENCE.

- Prix. Achille Salée, de Spa.
1^r Accessit. Achille Similon, de Wamont.
2^e " Franz L'Hoir, de Saint-Trond.
4^e Georges Debruche, de Dalhem.
5^e Félix Claessens, de Maeseyck.
6^e Hubert Vandresse, de Hermalle-sous-Argenteau.
7^{es} Noël Bissot, de Jevigné, et
Jules Lavigne, 2 fois nommé.

ÉTUDE DE LA RELIGION.

- 1^r Prix. Franz L'Hoir, 2 fois nommé.
2^e " Achille Salée, 2 fois nommé.
3^e " Achille Similon, 2 fois nommé.
4^e " Sylvain Danse, de Liège.
5^e " Félix Claessens, 2 fois nommé.
1^r Accessit. Noël Bissot, 2 fois nommé.
2^e " Jules Lavigne, 3 fois nommé, et
Georges Debruche, 2 fois nommé.
9^e Adhémard Gérard, de Hasselt.
10^e François Dereck, de Bruxelles.
11^e Alphonse Verjans, de Brée.
12^e Hubert Vandresse, 2 fois nommé.
13^e Jacques Feyen, d'Exel.
14^e Paul Rubens, de Bilsen.

LANGUE LATINE.

- 1^r Prix. Achille Salée, 3 fois nommé, et
Achille Similon, 3 fois nommé.
3^e " Georges Delbruche, 3 fois nommé.
4^e " Franz L'Hoir, 3 fois nommé.
1^r Accessit. Jules Lavigne, 4 fois nommé.
2^e " Hubert Vandresse, 3 fois nommé,
Louis Snyers, de Corthys, et
Félix Claessens, 3 fois nommé.
9^e Noël Bissot, 3 fois nommé.
10^e Jean Misson, de Spa.
11^e François Dereck, 2 fois nommé.
12^{es} Adolphe Rubens, de Bilsen, et
Sylvain Danse, 2 fois nommé.

LANGUE GRECQUE.

- 1^r Prix. Achille Similon, 4 fois nommé.
2^e " Achille Salée, 4 fois nommé.

digne d'être un serviteur de Dieu ?"

Comme ses condisciples, le séminariste Achille Salée entre dans la cléricature par la cérémonie de la tonsure dirigée, le 20 décembre 1902, par Mgr Rutten. Porteur de la soutane, il se trouve, alors séparé du monde laïque, dans un état ecclésiastique primaire.

En cours d'année scolaire 1902-1903, le jeune clerc gravit progressivement les degrés initiaux. Ce sont les quatre ordres mineurs. Mgr l'évêque de Liège l'ordonne successivement portier (qui ouvre et ferme les portes de l'église, sonne les cloches, etc.), puis lecteur (qui lit les leçons de l'office), ensuite exorciste (qui a le pouvoir de chasser le démon) et, enfin, acolyte (qui assiste le prêtre à l'autel). Suivent, les autres années, les trois ordres majeurs. En premier, le 17 décembre 1904, il est investi de la fonction de sous-diacre, par laquelle il s'engage à observer la chasteté et se doit de réciter le bréviaire. En second, un an après, il reçoit le Diaconat, qui lui donne le "pouvoir" de prêcher, de baptiser, de distribuer la Communion. Les leçons qui l'on conduit à cet état ont pour objet la théologie morale, débattant des péchés contre la chasteté. Jaillit enfin l'apothéose de tous ces efforts. Pour son grand bonheur, qu'il essaye de dissimuler par une attitude humble, lui est offert, il ne le conçoit pas autrement, le troisième ordre majeur. La destination finale de ce long voyage d'un jeune homme en quête d'un idéal absolu est atteinte. Par le Presbytérat, l'évêque procède à son ordination le 16 avril 1906. L'abbé Salée vient de naître à 23 ans. Va t-il pouvoir être ce bon prêtre dont il rêve depuis son enfance ? Rien n'est moins sûr !

2- Le professeur

1906-1910 L'Université Catholique de Louvain

Loin de tous ces beaux sentiments annonciateurs d'une prêtrise sans failles, les intentions du destin ou les voies du Seigneur, selon l'opinion de chacun, s'appêtent à tout bouleverser.

Fondateur et animateur de l'Institut de Géologie de l'Université catholique de Louvain, le chanoine Henry de Dorlodot se péoccupe de sa succession.

Lors d'une de ses visites de courtoisie à l'Evêché de Liège, il s'en ouvre à Mgr Laminne, évêque coadjuteur.

- Monseigneur, je me fais du souci car mon plus cher désir est de réussir à former un spécialiste de la paléontologie. Quelqu'un de capable, ceci dit en toute modestie, de pourvoir à mon remplacement. Un "dauphin" en quelque sorte, dit-il dans un bon sourire.

Devant l'air intrigué de son interlocuteur, il poursuit d'une voix sérieusement calme:

- En vérité, il me faudrait "dénicher", c'est bien là le terme exact, un jeune homme doué des qualités exceptionnelles qu'exige l'étude de cette spécialité.

- Très cher ami, toussote pour s'éclaircir la voix le coadjuteur, je n'ignore en rien les difficultés propres à cette discipline scientifique délicate, qui aborde des domaines épineux de phylétique (sorte d'étude généalogique d'une espèce ou d'un groupe biologique) et de phylogénèse qui touchent au mystère des origines.

- J'entends bien, acquiesce le Professeur, et qui ont surtout, depuis le succès triomphal des théories de Darwin, été l'objet de brûlantes controverses.

Ces deux grands esprits de l'Eglise s'accordent pour définir le "profil" du candidat. Et, sans plus tarder, car aussi homme d'action, Mgr Laminne lance l'opération de recherche d'un jeune prêtre intelligent, d'esprit scientifique et offrant la garantie, confirmée par ses pairs, d'une foi éprouvée, pour s'adonner alors, sans crainte de défaillance spirituelle, à l'étude, puis à la profession de la paléontologie. Après une enquête menée discrètement auprès de la direction et des professeurs du Grand Séminaire de Liège, le coadjuteur et le professeur jettent leur dévolu sur l'abbé Salée.

Averti, celui-ci est conscient de ce que ce choix peut, en cas d'acceptation, engendrer une orientation tout autre que celle qu'il a voulue. Un grand combat intérieur se livre entre l'âme religieuse et l'esprit scientifique du jeune curé. Achille Salée tente bien de se dérober tant est grande sa surprise. Mais ce sentiment d'humilité n'est que passager, on peut dire impropre à son caractère religieux. Aussi, tenant pour l'expression de la Volonté Divine les desseins de ses supérieurs, avec une confiance paysanne, il obéit, tout simplement.

Maintenant, il lui faut prendre congé de sa mère.

- Ma voie est tracée, la science, selon les vœux du Seigneur, sera mon sacerdoce.

Frais émoulu du Grand Séminaire, le jeune abbé à la silhouette longue, robuste, aux épaules larges, se présente par un beau jour d'automne 1906 à l'Institut des Sciences Naturelles de l'Université de Louvain. L'Alma Mater, qu'il pressent comme une seconde mère, accueille avec beaucoup de chaleur ce candidat aux épreuves de sciences naturelles qui préparent à la pharmacie, à la médecine vétérinaire et au doctorat ès sciences. Elle le confie au professeur Félix Kaisin. Cet éminent homme de science est chargé de l'enseignement élémentaire qui doit dégrossir les nouveaux arrivants. Il se veut être leur guide sur le chemin rude qui, des sciences naturelles, les mènera essentiellement vers la minéralogie, la géologie, la géographie physique et, par une sensible bifurcation, vers la paléontologie.

Achille Salée se lance dans ces études inattendues avec une allégresse toute ensoleillée. Modéré par une défiance innée, certes bien compréhensible, il témoigne très naturellement un attachement très réel à ses maîtres, qui ne se lassent pas de lui prodiguer leurs encouragements. D'instinct sûr, il devine les espoirs mis en lui. Mais, sous des apparences cordiales, toujours franches, ferme et assuré dans ses avis, autant qu'extrêmement large dans ses vues, il ne laisse que peu transparaître de sa réalité. En cela, il se montre bon ardennais.

~ ~ ~

Entre-temps, Arthur, après son apprentissage, a été admis comme employé au Casino de Spa. De nature plus instable, il a voulu changer d'horizon. Ainsi, à 23 ans, il se retrouve en un août très chaud de 1904 à Marseille pour continuer à y exercer sa "coupable profession", comme le taquine son frère. Pourquoi Marseille? La réponse est simple, on y joue et son grand-oncle Joseph François Hourlay fait son pâté rue de la Madeleine, dans le nord de la ville. En effet, à quelques pas de l'église Sainte-Madeleine, Marie-Thérèse, sa nièce et soeur cadette de six ans de Marie Catherine, mère d'Arthur et Achille, y tient une charcuterie.

~ ~ ~



Tiré de « Un grand savant spadois : Le chanoine Achille Salée » de Em. de Spa (Fonds Body).

Quant à Achille-l'étudiant, tout lui réussit. De la même manière que son épreuve de première candidature en 1907, celle de deuxième, en 1908 se termine, elle aboutit. Pour lui, le choc psychologique - aujourd'hui nous dirions le stress - atteint son paroxysme. C'est tout simplement la débâcle, de l'esprit s'entend. Il réussit "encore"! Brillamment la partie est gagnée.

Et pourtant, chaque année, sans qu'il n'y puisse rien faire, à l'orée du troisième trimestre naît en lui une angoisse extrême, qui s'amplifie au fil du temps. Peu à peu son esprit le lâche. Le corps abandonné réagit comme celui d'un malade persécuté par une fièvre maligne. Tremblements, sueurs froides, gorge nouée, balbutiements, perte de contrôle de sa raison en font un homme perdu. Sournoisement, ce tourment devient adulte au cours de la première quinzaine de juillet. Ni la crainte, ni la méfiance ne sont responsables de ce sentiment.

Sans vraiment saisir le mécanisme psychologique qui déclenche ce trouble, ses professeurs le raillent plus d'une fois, en douceur amicale, lorsqu'ils le rencontrent qui traverse la cour de l'ancien collègue Sainte-Marie.

- Achille! A contempler votre mine déconfite, j'en déduis que, une fois encore, vous n'avez que trop peu préparé votre dernière épreuve.

- Mon cher Salée pourquoi jouer la mauvaise farce du garçon-qui-n'a-rien-compris alors que nous savons votre acharnement au travail et les résultats non négligeables qui en découlent?

- L'abbé, j'ai confiance en vous. Je le répète à la cantonade... ne me faites pas mentir! Vous allez réussir... j'en suis sûr et vous aussi !

- Sacré farceur, avec une tête pareille, si je ne vous connaissais suffisamment, il me serait permis de douter de mon jugement à votre sujet.

- Mon ami, si vous ne voulez croire en vous, Dieu le fait. Alors priez Le et Il vous guidera, vous soutiendra en ces cruels instants, plus qu'en d'autres encore! Ne l'a-t-il pas prouvé jusqu'à vous conduire en ces lieux ?

A ces boutades gentilles d'encouragement, Achille sourit timidement. Mais aucun baume ne peut apaiser cette brûlure de l'esprit. Bref, le brillant étudiant apprécié de ses maîtres appréhende l'approche des examens.

Son "grand" égaré au fond de cette France immense, son "cher abbé" absorbé par ses études de sciences à Louvain, Catherine se voue entièrement à l'exercice de son art, non pas uniquement pour subsister, mais plus pour y noyer ce mal qu'engendre chez une mère l'éloignement physique de ses fils, dont elle souffre en silence. On n'avoue pas ce genre de faiblesse, pas facilement. Son âme n'est pas abandonnée qui suit ses enfants par la lecture, sans cesse renouvelée, des lettres qu'ils lui dédient. A travers elles, la mère peut partager leurs vies, joies et peines confondues. Certains soirs, elle songe aux étranges destins des deux frères, toujours aussi proches que différents. L'aîné évolue en eaux troubles, dans un milieu matérialiste et superficiel, le cadet plane dans un univers spiritualiste et profond.

~ ~ ~

Sans trop s'en apercevoir, l'abbé Salée entre en doctorat en cet automne lumineux de 1908. Sa formation définitive lui est dispensée, en collaboration avec le chanoine de Dorlodot, par les cours de minéralogie et de morphologie terrestre de l'incontournable professeur Kaisin.

Lorsqu'il travaille au laboratoire tout devient lumière. Dans cette "chapelle", il officie des journées entières à démêler, sous le microscope, dans des coupes minces, les traits arachnéens de la structure des polypiers qui avaient été autrefois enlisés par les sédiments des mers dinantiennes.

Les polypiers, regroupements d'animaux inférieurs, les polypes, qui possèdent l'art de construire, abondent dans le sous-sol de la Belgique méridionale. Ils sont pour une grande part dans l'édification des récifs de calcaire rouge qui ont formé des variétés de marbres connues dans le monde entier. Leur présence est aussi d'importance dans les escarpements rocheux de la vallée de la Meuse, entre Yvoir et Hastière. Longtemps méconnus, leur réhabilitation en Belgique, à l'instar d'Arthur Vaughan en Angleterre, est l'oeuvre incontestable d'Achille Salée.

~ ~ ~

Abattue par la perte d'un enfant sans vie le 5 mai 1900, éreintée par une naissance rapprochée d'un Edmond Arthur Henri un grisonnant 28 novembre 1901, la tante Marie-Thérèse, malgré les efforts de la médecine, succombe en un morne 2 mai 1904 sous les attaques pernicieuses de la tuberculose. Elle allait atteindre ses quarante ans le 14 octobre. Reconverti en peintre en bâtiment par nécessité, la décoration de Bois de Spa n'étant plus de bon rapport pour l'entretien d'une famille déjà amputée d'un garçon et d'une fillette en bas âge, l'oncle Walthère s'est retrouvé perdu avec quatre enfants encore en vie. Lentement, miné sournoisement par le saturnisme, affection courante dans sa corporation, il dépérit. Las de lutter, il jette le gant ce 16 février 1909, dans sa quarante-neuvième année.

L'été de cette année-là, c'est le temps des vacances pour Achille. Il est heureux de rentrer en sa chère ville pour y respirer à bouche ouverte son air pur et revigorant. Son envie de bonheur ne s'arrête pas là. Revoir sa mère adorée, ses amis et surtout son frère Arthur, si longtemps absent, qui a laissé, du moins est-ce là l'espérance de ses proches, cette lointaine Marseille bien rangée dans le tiroir aux souvenirs, pouvoir les embrasser, les serrer sur son coeur comme un gamin qui rentre du pensionnat, tel est son plus cher désir blotti en son coeur embrasé de joie. Il a une nouvelle à leur annoncer, une nouvelle qui le bouscule comme un arbre tranquille soudainement surpris par une bourrasque orageuse. Pour le récompenser de ses résultats plus que brillants, qui ont été au-delà de tous les espoirs mis en lui, Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université, l'a désigné comme chargé de cours - assistant bien modeste, pense l'abbé Salée - auprès du chanoine de Dorlodot.

Grâce à son opiniâtreté, à peine de retour depuis la mi-juin, Arthur a réussi l'inespérable. Il s'est placé comme aide-comptable à Stavelot. Mais les trajets en train sont fatigants, qui étirent inutilement les journées de travail déjà longues. Aussi manifeste t-il l'intention de s'installer dans ce vieux bourg plein de charme discrètement conservé.

Enlaçant tendrement sa mère, Achille, d'un ton calme mais sans réplique, déclare:

- Maman, à l'aube de ton demi-siècle d'existence, tu ne peux rester cette fois encore seule. Arthur bientôt à Stavelot et moi à Louvain, nos absences vont trop

peser sur tes épaules qui ont déjà tant porté.

Elle veut l'interrompre mais il lui met le doigt sur la bouche

- Ecoute mère chérie, entre mes études et ma charge, je ne disposerai plus de temps pour pourvoir au nécessaire, j'aurai besoin de toi. Dès mon retour à Louvain, je me mets en quête d'un logement digne de t'accueillir. Arthur soutient la démarche de son cadet.

~ ~ ~

Après la rentrée universitaire, une lettre d'Achille parvient à Marie-Catherine. Il a, écrit-il, trouvé un appartement confortable au centre ville pas trop éloigné de l'Université, Frederik Lintssraat, au 190.

Convaincue par les derniers et irréfutables arguments de son abbé, elle remet ses affaires et s'en va le rejoindre avec du soleil au coeur, un jour gris de novembre 1909, le 3, juste derrière la Toussaint. Une dizaine de jours plus tard, Arthur élit domicile à Stavelot, 1, Place du Rivage.

Lors des retrouvailles, elle se blottit dans les bras robustes d'Achille et, dans un rire en cascade, lance:

- Rien de ce que j'avais prévu pour mes vieux jours ne change; si tu avais été curé d'une paroisse, j'aurais déposé mon sac au presbytère, pour remplir la charge de..., ses yeux brillent, ...de servante !

- Maman! riposte-t-il courroucé, je n'aime pas cette idée. Ce mot est trop vil pour une femme telle que toi. Je ne puis admettre que tu aies pu, ne fût-ce qu'une fois, y songer. Il n'est nullement question de fonction ou de charge, mais seulement d'être présente, d'être mère ... c'est tout !

Devant le sourire de sa mère, Achille craque:

- Toi, tu m'as bien eu !

Et ils s'étreignent fous de joie.

En fin d'études de leur cher Salée, ses professeurs réussissent, enfin, à saisir ce qui provoquait des troubles exagérés à l'approche des épreuves de fin d'année. Cela vient tout entier de sa modestie extrême. En fait, chez le garçon, les honneurs dûs aux succès, sortes de provocation, l'embarassent plus que les causes

elles-mêmes. Il n'éprouve aucune vanité en sa réussite. Au contraire, au fond de lui-même, il ressent cela comme une blessure à son amour-propre. Seul Dieu, qui lui ouvre la voie, mérite les éloges. Lui n'est qu'un instrument.

En 1910, il présente avec un succès retentissant, sa thèse de doctorat en Sciences naturelles et paléontologie "Contribution à l'étude des polypiers du calcaire carbonifère de Belgique - Le genre *Canina* du Tournaisien inférieur de Belgique". Cet ouvrage fait sensation.

C'est le moment que choisissent la mère et le fils pour quitter l'appartement trop exigü de la F. Lintsstraat, et s'établir en un immeuble plus confortable, plus cossu, offrant à Achille plus d'espace pour y installer ses "bureaux", surtout sa précieuse bibliothèque. Le 6 de la Stationstraat leur ouvre sa porte le 10 octobre. La même année, il publie son premier mémoire sur les polypiers fossiles, qui est couronné au concours inter-universitaire des bourses d'études. Cette appréciable récompense autorise Achille à se rendre à l'étranger pour y aller parfaire ses études paléontologiques.

L'Université d'Edimbourg le reçoit avec beaucoup de déférence, dans toute la chaleur, l'intimité conviviales de la vieille ville, à l'angle de Chambers Street et Nicolson Street.

Puis, à l'invitation d'un chercheur anglais rencontré en la capitale écossaise, il descend vers le sud pour une escale à Londres, dans Kensington, au Muséum d'Histoire naturelle.

(à suivre)

Jean-Pierre Montulet

CASANOVA AUX EAUX DE SPA
Complément

Des problèmes techniques indépendants de notre volonté nous ont empêché d'intégrer les notes et annexes du texte de P. Den Dooven paru dans les bulletins 75, 76, 77 et 80.

NOTES:

- déc. 93, p. 149: "Casanova aux eaux de Spa" (1)

Casanova vint deux fois à Spa: la première en 1763: c'est l'objet de notre étude. La seconde fois, le 26 juillet 1783, il logea rue Entre-les-Ponts n° 8, à l'Hôtel du Louvre, c'est à dire l'habitation jouxtant l'Hôtel de l'Europe actuel. Albin Body écrit: "Casanova reparut une seconde fois à Spa en 1783, mais il ne fait pas mention de ce fait dans ses *Mémoires*. C'est tout à fait logique car les *Mémoires* se terminent en 1774" (A. Body, op. cit. p. 244 et plan de Spa par C. Lecomte, géographe, 8 octobre 1780)

- (2) "Marchand de chapeaux..." Dans les papiers de Casanova on a trouvé un catalogue imprimé de ce magasin "Au Cordon Rouge, rue de l'Assemblée à Spa". Le sieur Durieux vend toute sorte de parfums...poudres blanches...des Gands (sic) d'hommes et de dames...Bijouteries...Tabatières...". Ce sieur Durieux pouvait bien être le chapelier en question car d'après ce que dit Casanova plus loin, son chapelier ne vendait pas seulement des chapeaux, mais aussi d'autres articles de mode, *Mémoires*, éd. La Sirène, t. X, p. 355.

Le Cordon Rouge figure sur le plan de Spa cité plus haut, Grande Rue ou rue de l'Assemblée, n° 45. Depuis 1780 il y eut bien des changements et le Cordon Rouge occupait probablement l'emplacement de l'opticien Uenten, rue Royale n° 31

- mars 94, p. 36 "donner les étrivières" (3)

Il s'agit de la "Fontaine d'Or", située presque en face du "Cordon Rouge". Elle porte le n° 11 sur le plan précité. Casanova est mentionné dans la liste des Etrangers de l'année 1767, datée du 1er août, p. 30 "Monsieur de Casanova, à la Fontaine d'Or" (A. Body, op. cit., p. 244).

- déc. 94, p. 191 "devait en ordonner autrement" (4)

Mémoires, éd. La Sirène, t. X, pp. 238 à 255.

- déc. 94, p. 192: "c'était un véritable pays de Cocagne" (5)

Ed. Garnier, t. 7 et 8

- déc. 94, p. 192: "sur la fin de l'année 1797" (6)

Ed. La Sirène, t. I, p. LXXVIII, *Essai apologétique*, Octave Uzanne.

- déc. 94, p. 192: "je meurs en chrétien" (7)

Idem, p. LXXIX.

ANNEXE I

"... Non content de cela, le prêtre exige que je lui livrasse un parchemin que j'avais acheté d'un Grec à Malamocco, au moment où j'allais m'embarquer. Je ne m'en souvenais plus mais c'était vrai. Je me mis à rire, et l'ayant remis à M. Dolfin, celui-ci le remit au fanatique chapelain qui, chantant victoire, se fit apporter le brasier de la cuisine et en fit un autodafé sur des charbons ardents. Ce malheureux parchemin, avant de se consumer, fit des contorsions qui durèrent une demi-heure; et le prêtre de représenter cela comme un phénomène qui convainquit tous les matelots que c'était mon grimoire infernal. La prétendue vertu de ce parchemin devait être de rendre toutes les femmes amoureuses de l'homme qui le portait. J'espère que le lecteur me fera la grâce de croire que je n'ajoutais nulle foi aux philtres, aux talismans ni aux amulettes d'aucune espèce; j'avais acheté ce parchemin par pure plaisanterie.

Il y a dans toute l'Italie, dans la Grèce et en général partout où les masses sont ignorantes des Grecs, des Juifs, des astrologues et des exorcistes qui vendent aux dupes des chiffons et des bibelots dont, à les en croire, les vertus sont prodigieuses: des charmes pour se rendre invulnérables, des guenilles pour se préserver des maléfices, des sachets remplis de drogues pour éloigner ce qu'il appellent les esprits follets et mille babioles de ce genre. Ces marchandises ne sont d'aucun prix en France, en Allemagne et en Angleterre, non plus que dans le nord en général mais, en revanche, on se livre dans ces pays à d'autres duperies qui sont d'une tout autre importance. "

Mémoires de Casanova, éd. Garnier, t. I, pp. 364 à 365. Ce texte se passe de commentaires.

ANNEXE II

A peu près à la même époque que Casanova, le Prince de Ligne visita Spa; voici ses impressions.



Dessiné et Gravé d'après le Tableau original par Catinano.

CH. J. PRINCE DE LIGNE

Né en 1735 mort en 1814

(Collection Musée de la Ville d'eaux).

"VOYAGE À SPA

J'avais aimé deux fois, j'avais cru en aimer quatre; j'avais été aimé cinq ou six; et ne voulant plus cultiver que des goûts légers et frivoles de société, de liaison, de jardin et de littérature, je laissais promener mes yeux, mes désirs et mes actions, plutôt que mon coeur.

Dans cette indifférence totale sur les événements de ma vie, j'allai, pour une blessure, aux bains d'Aix-la-Chapelle et de Spa, où il vient du monde de tous les pays de l'Europe, et que l'ignorance des médecins accrédite, parce qu'il est plus aisé de dire: "Guérissez-vous" que de dire: "Je vous guérirai".

J'arrive dans une grande salle où je vois des manchots faire les beaux bras, des boiteux faire la belle jambe; des noms, des titres et des visages ridicules; des animaux amphibies de l'église et du monde sauter ou courir une colonne anglaise; des mylords hypocondres se promener tristement; des filles de Paris entrer avec de grands éclats de rire, pour qu'on les croie aimables et à leur aise, mais espérant par là le devenir; des jeunes gens de tous les pays, se croyant et faisant les Anglais, parlant les dents serrées et mis en palefreniers, cheveux ronds, noirs et crasseux, et deux barbes de juifs qui enferment de sales oreilles; des évêques français avec leurs nièces; un accoucheur avec l'Ordre de Saint-Michel; un dentiste avec celui de l'Eperon; des maîtres à danser ou à chanter, avec l'uniforme de major russe; des Italiens, avec celui de colonel au service de Pologne, promenant de jeunes ours de ce pays-là; des Hollandais cherchant dans les gazettes le cours du change; trente soi-disant chevaliers de Malte; des cordons de toutes les couleurs, de droite et de gauche et à la boutonnière; des plaques de toutes les formes, grandeurs, et des deux côtés; cinquante chevaliers de Saint-Louis; de vieilles duchesses revenant de la promenade, avec un grand bâton à la Vendôme et trois doigts de blanc et de rouge; quelques marquises faisant des parolis de campagne; des visages atroces et soupçonneux au milieu d'une montagne de ducats, dévorant tous ceux qu'on mettait en tremblant sur un grand tapis vert; un ou deux Electeurs habillés en chasseur, petit galon d'or et couteau de chasse; quelques princes incognito, qui ne feraient pas plus d'effet sous leur vrai nom; quelques vieux généraux et officiers retirés pour des blessures qu'ils n'ont jamais eues; quelques princesses russes avec leurs médecins; et palatines ou castillanes, avec leur jeune aumônier; des Américains; des bourgmestres de tous les environs; des échappés de toutes les prisons de l'Europe; des charlatans de tous les genres; des aventuriers de toutes les espèces; des abbés de tous les pays;

quelques pauvres prêtres hibernois, précepteurs de jeunes Liégeois; quelques archevêques anglais avec leurs femmes; vingt malades qui dansent comme des perdus pour leur santé; quarante amants, ou qui font semblant de l'être, suant et s'agitant: et soixante valseuses avec plus ou moins de beauté et d'innocence, d'adresse et de coquetterie, de modestie et de volupté.

Tout cela s'appelait un déjeuner dansant. Le bruit, le bourdonnement des conversations, le tapage de la musique, la monotonie enivrante de la valse, le passage et repassage des oisifs, les blasphèmes des joueurs, les sanglots des joueuses et la lassitude de cette lanterne magique, me firent sortir de la salle. Dans l'instant je suis culbuté par une course anglaise, sur un mauvais pavé; je me ramasse; j'évite de l'être par une vingtaine de polissons, grands et petits seigneurs, au galop sur de petits chevaux qu'on appelle des escalins. Je m'assieds, et je vois quelques buveurs d'eau compter religieusement leurs verres et leurs pas, et s'applaudir, cependant un peu tristement, des progrès de leur estomac. Quelques femmes viennent les joindre; j'écoute. "Les eaux vous passent-elles, madame?" dit un vieux président. - Oui, monsieur, depuis hier, répond celle-là. - Votre Excellence commence-t-elle à digérer? dit-elle à un ministre d'une cour ecclésiastique. - J'aurai l'honneur de répondre à Votre Excellence, dit celui-ci, que je transpire depuis huit heures du soir jusqu'à dix, et que je sue tout à fait depuis dix jusqu'à minuit; et si je n'avais pas tant d'affaires pour monseigneur, je me trouverais bien tout à fait de ma cure." Un Français fait le gentil sur le mot de cure, et lui dit: "Je vous croyais au moins vicaire-général. - Goddam! vos Géronstères et vos Pouhons, dit un lord... - Comment, mes poumons? reprend un demi-sourd. - Je ne dis pas cela, répond le très honorable membre: j'ai quitté ici tous les bills de mon pays, qui mettaient ma bile en mouvement, pour ne plus entendre parler de notre infernale et mercantile politique; et, au lieu d'eau, je bois du punch comme un diable; buvez tout au moins du claret comme moi. Nous étions hier dix ou douze Anglais bien ivres; nous nous portons tous à merveille aujourd'hui."

Si j'étais venu à Spa par curiosité, j'en aurais eu déjà assez; car, dans une demi-heure, je l'avais connu, et toute l'Europe et presque l'Amérique aussi. Il n'y a pas de meilleur observatoire que les bains et les eaux. Mais, comme les observations ne guérissent pas les coups de sabre, je me proposai de m'y arrêter; et, pour reposer mes yeux et mes oreilles, je pris le chemin des montagnes.

Tiré de: Le prince de Ligne, *Mémoires*, pp. 127 à 130.

LES "WAUX-HALL"

Du temps de John et Henry III (1207-1272), dans le district sud de la Tamise à Londres, se trouvait le manoir d'un Normand appelé Foulques de Bréauté, inclus dans le faubourg de Lambeth. En anglais, le Manoir de Foulques se dit Falkes Hall.

Vers 1661, des jardins publics furent installés à cet endroit sous le nom de New Spring Gardens et plus tard de Spring Gardens ou plus familièrement Vauxhall Gardens (1).

Cet endroit de rencontre et de fêtes connut un grand succès. Pour un concert en 1749, il y avait douze mille spectateurs aux jardins du Vauxhall et il y avait un tel bouchon au pont de Londres qu'aucun attelage ne put y passer pendant trois heures (2).

L'engouement se confirma sous la direction de Jonathan Tyers (1767) et de ses fils Thomas et Jonathan (1). Une légende populaire veut qu'un garçon adroit du Vauxhall peut couvrir tout le jardin (11 acres environ) avec les tranches d'un seul jambon (3).

En 1769, le sieur Torre ouvrit son nouveau Vauxhall à côté de la porte St Martin à Paris, sous la dénomination les Fêtes du Temple (3).

En 1784, Thomas Rowlandson dessine les Jardins du Vauxhall, dessin vendu chez Christie's, le 27 juillet 1945 pour 2730 livres sterling (ill. 1). En 1822, l'épithète Royal fut ajouté avec l'autorisation de George IV (1762-1830) qui fréquentait ces jardins avant son accession au trône.

Au milieu du XIXe s., les jardins avaient perdu leur renommée; ils se dégradent et les rôdeurs s'y rencontrent. Le 25 juillet 1859, les jardins furent fermés après un feu d'artifice qui se conclut par un adieu pour toujours (4). Cet endroit fut bâti.

L'étymologie de Vauxhall donnée ci-avant et issue des ouvrages de références anglais est aujourd'hui partout acceptée. Cependant, les dictionnaires français donnent une autre origine à cette appellation:

"Vauxhall tire son nom d'un entrepreneur français nommé Vaux qui l'ouvrit en 1730, des établissements analogues portant le même nom ont été créés à Paris et d'autres grandes villes" (5).



1. Les Jardins de Vauxhall à Londres en 1784 - Thomas Rowlandson (1756-1827).
Dessin encre et fond gouache claire (Victoria and Albert Museum, Londres).

Dans le Littré de 1872: *Angl. Hall*, salle et Devaux nom d'un particulier qui avait un salon à Londres ainsi qu'on le voit par cette phrase de Voltaire (1694-1778) qui écrit *Facs-Hall*: du salon du sieur Devaux à Londres, nommé *Vaux-Hall*, on a fait *Facs-Hall* à Paris et J.J. Rousseau (1712-1778) dans ses lettres à d'Alembert: les dames anglaises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires qu'elles vont se montrer au *Vaux-Hall*.

Par contre, les endroits ainsi baptisés à Paris avaient moins bonne réputation; ainsi l'écrit le poète français Nicolas Gilbert (1750-1780) dans "Mon apologie":

Peindrai-je ces *Vaux-Halls* dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche en spectacles érigés,
Où des beautés du jour, la nation galante,
Vient en corps, afficher des crimes à tout prix?

Enfin le Grand Robert de 1985 cite ce terme comme vieilli dans le sens de jardin public, puis salle avec attractions, danse, etc...

Il faut ajouter qu'en anglais le terme *Vauxhall* désigne aussi: une lanterne en verre, ornementale, destinée à contenir une chandelle et utilisée à une illumination extérieure. De là, l'adjectif anglais *Vaux'hallian* et le verbe *Vaux'hallify*. Dans les lettres de Southey: "Il y eut une illumination ce soir à l'Allée Verte qui a été illuminée (*Vauxhallified*) en l'honneur de l'empereur"(1815) (3)

Le mot *Vauxhall* est encore utilisé pour une glace ancienne ressemblant à celles faites à la fabrique de glaces de *Vauxhall* de 1663 à la fin du XVIIIe s.; car en 1663, le second duc de Buckingham fonda une fabrique de glaces à *Vauxhall*. De ce fait, le terme *Vauxhall* a été longtemps utilisé pour désigner tout miroir ancien (6).

Le toponyme *Foxhalle* qui se retrouve en Wallonie, n'a rien à voir avec *Waux-Hall*. Carnoy en mentionne à Tremblay, Jalhay, Herstal. Il vient d'un mot du wallon liégeois signifiant petite fosse (latin: *Fossale*) (7). La prononciation wallonne de *Waux-Hall* dans le Brabant est *Focsâl*. Louis Genty cite un centre culturel à Varsovie nommé *Foxal* (8).

A noter qu'il existait après la guerre une marque de voiture anglaise appelé *Vauxhall* et qu'un disque de Morissey s'intitule "*Vauxhall and I*" (9)

La graphie *Waux-Hall* est usitée en Belgique à Ittre, Mons, Nivelles, Spa, Theux; elle correspond au *Vauxhall* anglais et français qui est une forme abrégée de *Vauxhall Gardens*, les Jardins du *Vauxhall*.

Les Jardins de Vauxhall à Londres par Rowlandson

Le caricaturiste

Thomas Rowlandson (Londres 1756-1827), peintre d'histoire, de portraits, aquarelliste, dessinateur est surtout connu comme caricaturiste où le trait allie la grâce à l'expression grotesque.

Après avoir fréquenté les Ecoles de la Royal Academy à Londres, il vient à Paris à l'âge de seize ans où il entre à l'Académie Royale en 1772 jusqu'en 1775. Rentré à Londres, il expose à la Royal Academy pour s'établir ensuite portraitiste en 1777.

Ayant contracté le goût du jeu à Paris, il fréquente les plus fameuses maisons de jeux de Londres. Il possédait une réputation de sang-froid et d'endurance, étant resté dit-on, trente-six heures sans quitter la table de jeux. Après avoir perdu, il s'asseyait devant son travail disant: "J'ai joué le fou, mais voici ma ressource". Vers 1782, il s'adonne à la caricature.

Les marchands étaient friands de ses dessins. Son encre est formée d'un mélange de vermillon et d'encre de Chine, les ombres étant traitées au lavis. Par la suite, il colorie ses propres estampes sur cuivre.

Malgré sa légèreté et tout ce que sa conduite pouvait prêter à la critique, Rowlandson fut toujours d'une grande probité (10).

Le dessin caricatural

Salaman analyse ce dessin (11):

Parmi les oeuvres les plus estimées de Rowlandson, les jardins de Vauxhall exposé à la Royal Academy en 1784 montre l'animation de ce lieu de rencontre. La foule très mélangée sous les arbres écoute la chanteuse, la populaire Madame Weichsel, soutenue par l'orchestre. La scène montre des personnalités londoniennes à la mode. Une grande partie de la compagnie a son attention attirée par les deux célèbres soeurs, Georgiana, duchesse de Devonshire et la vicomtesse Duncannon. Une très jolie femme, la séduisante "Perdita" Robinson est au bras d'un laid homme, tandis que Florizel, Prince de Galles lui souffle à l'oreille.

Les physionomies sont traitées satiriquement tels le capitaine Topham, écrivain scandaleux du "World", le garçon débouchant vulgairement une bouteille, les musiciens de l'orchestre...

La mise en scène est faite avec humour et malice et montre la vie sociale bigarrée du Vauxhall. Ce dessin combine l'élégance et l'exagération, la finesse et la caricature. Le contraste existe entre le gracieux et le comique, les figures élégantes et les types grotesques (12).

Le parisien Debucourt (13) qui a probablement rencontré Rowlandson à Paris a produit une oeuvre comparable: La Promenade de la Galerie du Palais Royal (11).

Le Waux-Hall de Spa

"Les cartes emploient le loisir de la prétendue
bonne compagnie, d'un bout à l'autre de l'Europe"
Voltaire, lettre à Mme du Deffant 12 sept. 1760

Le succès de la Redoute, la première maison de jeux publics et officiels de la planète (27 p. 207), érigée en 1763 au centre de Spa entraîne la création d'un second établissement appelé Waux-Hall autorisé en 1769 par le Prince-Evêque de Liège, Charles d'Oultremont.

Cette élégante construction fut bâtie à partir de 1770 par l'architecte liégeois Jacques-Barthélémy Renoz (1722-1786) afin de servir de maison d'assemblée et de jeux (photos 2, 3). La belle grille à front de route porte l'enseigne Waux-Hall en grandes lettres en fer forgé fixées sur les barreaux de la partie centrale (photo 2).

Lors de son séjour à Spa en 1781, l'empereur Joseph II se rendit au Waux-Hall. Il popularisa l'expression célèbre d'un poète de l'époque: "Brillant café de l'Europe, Spa, je te chante en ce jour" (14)

Le Waux-Hall fut décoré par le sculpteur et stucateur Antoine-Pierre Franck (1723-1796) et par le peintre Henri Deprez (1727-1797), deux artistes de la cité ardente (15).

La décoration intérieure se veut majestueuse et même palatine dans le genre classique et mythologique de l'époque. Ainsi la grande salle de bal est-elle inspirée d'une gravure de J. F. Neufforge représentant en coupe une "Décoration d'une grande Gallerie convenable pour un souverain" (18 p. 19)

L'analyse architecturale et stylistique a été réalisée magistralement par Lombaerde et Fabri (16, 17, 18). Paul Bertholet en a fait l'objet d'une importante étude historique portant sur le XVIIIe s. (19) tandis que L. Marquet et G. Bedoret



SPA. — L'Orphelinat.

Pap Califice, à Spa.

Albert



2. Le Waux-Hall à Spa vers 1912.
3. Vu de l'est vers 1785 par Antoine Leloup (1730-1802?).
4. Trumeau de cheminée, disparu, Fontaine du Pouhon et putti. 1945. Copyright IRPA-KIK Brux. 118078-82193.

ont rédigé un intéressant travail de synthèse. (15)

Aussi, nous bornerons-nous à souligner quelques éléments relatifs à la Ville d'Eaux et au Pays de Liège. Entr'autres salons, la grande salle de bal (L. 21,10 m / l. 12,20 m / H. 7 m) possède aux quatre coins une belle cheminée en marbre de St Remy, matériau noble ayant servi à la niche et au pavillon de la source de la Géronstère.

Au plafond de cette grande salle, Deprez a représenté les dieux sur le Mont Olympe. Au bas de cette fresque se dresse Neptune sortant de son char en forme de coquille, à côté de trois dieux des fleuves.

Grimpant le rocher vers lui, Esculape, l'Aesculape des Grecs, dieu de la médecine, est mis à l'honneur au pays des sources médicinales. Il est identifié par son bâton-massue autour duquel s'enroule un serpent (20). Esculape porte un gros codex sous le bras.

Esculape fut mis au courant de l'art de guérir par le centaure Chiron. Sa fille Hygie est la déesse de la santé. Comme on attribuait à Esculape des pouvoirs de guérison et qu'il avait adopté le serpent, celui-ci est devenu le symbole de la profession médicale sous forme de caducée. Les Grecs considéraient le serpent comme symbole de la fertilité (21).

Contigu à la grande salle, le trumeau d'une cheminée du grand salon de jeux portait sur son registre supérieur un bas-relief représentant la fontaine du Pouhon, meuble des armoiries actuelles de Spa (22 t. II, p. 133-136) et (ill. 4).

Il s'agit de l'ancienne niche du Pouhon de Saint Remacle construite en 1656 et démolie en 1819 pour faire place au bâtiment à colonnade offert en 1820 par le Prince d'Orange, futur Guillaume II, roi des Pays-Bas et élevé à la mémoire du tzar Pierre-le-Grand.

Le frontispice porte une inscription "Pouhon" surmontée des armes du Prince Maximilien-Henri de Bavière (1650-1688) (22 t. III p. 439-445). Un phylactère porte: "Spa-Pouhon".

Devant la fontaine, un putto donne à boire l'eau de Spa à son compagnon. La partie inférieure du trumeau représente la Charité symbolisée par un pélican se déchirant la poitrine pour nourrir ses petits. Ces bas-reliefs ont disparu, seul subsiste le pélican, une reconstitution est attendue...

Au plafond de la Grande salle de jeux, Deprez a peint une fresque montrant le perron liégeois portant les armes du Prince-évêque Charles d'Oultremont (1763-1771): coupé de gueules sur sable; au lion d'argent, armé, lampassé et



5. Le château de Fanson. Huile sur bois, 35,2 x 24 cm, non signé, vers 1900 ? Coll. pr.



Château de Fanson

Autrefois une des quatre franchises baronnies du Pays de Liège avec Cour de justice souveraine. Les seigneurs, exempts de toute imposition, étaient mayeurs héréditaires de Xhoris, et ne relevaient « que de Dieu et du Soleil » disait-on autrefois. Le Territoire environnant faisait partie du Comté de Logne.
Reprod interdite

E. Desaix, edit. Aywaille

6. Idem, commune de Ferrières, anc. Xhoris.

couronné d'or brochant sur le coupé (23). Trois figures féminines entourent le palladium: la Justice portant balance et épée, l'Autorité serrant les faisceaux et la Victoire casquée présentant une couronne de lauriers.

Une devise en phylactère glorifie la scène:

Justitia Vincit Patrio Sibi Vinxit Amore

(La Justice se lie ceux qui sont liés par l'amour de la Patrie)

La Révolution française termina l'âge d'or du Waux-Hall de Spa qui connut à cette époque un intermède d'hôpital pour les maladies sexuellement transmissibles.

Pendant le XIXe s. cet établissement connut encore des jeux, des bals, des fêtes ainsi que les expositions des Beaux-Arts. En 1847, le Waux-Hall devint la propriété de la Ville de Spa et servit alors d'Ecole primaire et de lieu de culte anglican. A ce moment se termine définitivement sa carrière de maison de jeux publics.

En 1895, il devint l'Orphelinat de la Ville de Spa. De 1945 à 1967, il abrita les collections du Musée communal.

Au vu de son atroce délabrement, des Spadois éclairés réclamèrent sa réhabilitation dès 1980. Le Waux-Hall de Spa, ce magnifique bâtiment historique est en voie de restauration depuis longtemps...

Le baron Jean Pierre Robert de Sélys de Fanson

Le baron Jean Pierre Robert de Sélys de Fanson, né et décédé à Maestricht (1734-1812) fit partie des fondateurs du Waux-Hall de Spa (24).

Il épousa en 1773 sa cousine Marie-Thérèse de Sélys Longchamps décédée en 1831

Fanson était l'une des quatre baronnies allodiales (25) du Pays de Liège (ill. 5, 6). Le tympan au-dessus de la porte d'entrée de la grande salle de bal du Waux-Hall comporte les supports du blason du Prince-évêque Charles d'Oultremont qui sont:

A dextre: un sauvage de carnation ceint et couronné de sinople, armé d'une massue de même; senestre: un lion d'argent lampassé et couronné d'or (23).

Ces tenants soutiennent un médaillon comportant un tortil de baron à neuf perles et deux écus d'alliance soutenus par deux boucs d'argent, barbés et onglés d'or. L'écu de gauche est d'azur à la croix d'argent chargée de cinq coquilles de sable. Telles sont les armes des Sélys Longchamps et des Sélys de Fanson (23

Sélys p. 113). L'écu de droite, étant de l'épouse, n'avait pu être identifié, François Boniver attribuant ces deux armoiries aux époux de Sély de Fanson (26).

Le chanoine P. Aimont, qui a étudié la généalogie de la famille de Sély, a eu l'amabilité de nous communiquer l'arbre généalogique du baron Jean Pierre Robert de Sély de Fanson. Les armoiries des deux écus précités y figurent comme étant celles de Michel de Sély Longchamps et de son épouse Anne Isabelle de Vrints d'Ambijsdorff. Ces personnages vivant au XVIIe s. étaient les arrière-grands-parents de Jean Pierre Robert. La raison de la mise à l'honneur de ces armes au Waux-Hall nous est inconnue.

Le 5 septembre 1777, Jacques, Prince-abbé de Stavelot signa le diplôme de podestat des postelleries de Stavelot et Malmedy, charge dévolue à:
 "Jean Pierre Robert, libre baron de Selys, du St empire Romain et de Fanson, Haut franc, et libre Baron du pais d'Ostham, quaet mechelen, Beverlo, Seigneur et Baron des villes, et terres de Beringen, Heusden et dependances, Seigneur de Seneffe en Hesbaïe, Opaterum, Dorne, terhachen, Sibbe, et Haut Voué et chatelain Héréditaire de la ville de Warem, Haut forestier Héréditaire des porallées, officier Héréditaire de Xhoris ... nous le nommons ... Potesta de nos deux posteleries de Stavelot et Malmedy et Souverain officier, semonceur et chef de notre souveraine cour féodale..." (27).

En 1782, Jean Pierre Robert acheta au baron de Waha et à la baronne d'Eynatten la seigneurie et le château de Grâce Berleur pour le prix de 67.000 fl. (19 p. 78).

En 1792, il émigra à Maestricht fuyant l'armée révolutionnaire française. Le château de Fanson que la famille occupait depuis le XVIIe s. fut alors loué par les Domaines Nationaux.

Son fils Michel Frédéric Armand, né à Fanson en 1774, devint chanoine; il vendit le château et la terre de Fanson à M. H. Richard Lamarche en 1831. En 1925, la famille Richard Lamarche revendit le château au sénateur Leyniers (28). Ce beau domaine de la commune de Ferrières, anciennement Xhoris, a été revendu il y a quelques années par le chevalier Leyniers; Il a été proposé en vente publique le 07 avril 1995.

La ligne de Sély de Fanson est actuellement éteinte dans les mâles.

(à suivre)

Louis Pironet

NOTES

- (1) *The Encyclopaedia Britannica*, 11 éd., Cambridge University Press 1911.
- (2) Crowford Snowdon: *London 200 years ago*.
- (3) *A new English Dictionary on historical principles*, X. Oxford, 1928.
1 acre=4046,71 m². Les Jardins du Vaux-Hall de Londres avaient donc une superficie d'environ 4,5 ha.
- (4) W. Kent: *An Encyclopaedia of London*.
- (5) *Nouveau Dictionnaire Universel de Maurice Lachâtre*, Paris, 1852.
- (6) *The Oxford English Dictionary*, sec. éd., vol. XIX, Charendon Press, Oxford 1989.
- (7) Carnoy, Albert, *Origine du nom des communes de Belgique*, Ed. Universitas, Louvain 1948.
- (8) Louis Genty, *Les trois "Waux-Hall" de Nivelles*, Rev. Brabant 5. 1983, p. 12-17.
- (9) Journal *Le Soir*, 6 avril 1994.
- (10) Benezit, 1976.
- (11) *A Group of Rowlandson drawings* by Malcolm C. Salaman, *Apollo* n° 10, 1929 p. 14-24.
- (12) John Riely, *Rowlandson's Early Drawings*, *Apollo*, vol. 107, n° 251, janv. 1983, p. 30-38.
- (13) Philibert Louis Debucourt (Paris 1755-1832): peintre, dessinateur et graveur, aux sujets bucoliques, intimistes et de scènes de la vie parisienne. Talent narratif spirituel et anecdotique d'une grande habileté technique. Il peignit et grava "Annette et Lubin" et "Pauvre Annette" (C. M. Fenaille: l'oeuvre gravé de P. L. Debucourt, Paris, 1899, n° 22 et 52).
- (14) Catalogue de l'exposition "*Spa, Café de l'Europe, 1750-1789*", p. 6, 17, Villa Royale Marie-Henriette, 1976.
- (15) L. Marquet, *A l'âge d'or de Spa: le Waux-Hall au 18e s* et G. Bedoret, *Du 19e s. à nos jours*, Imprim'express, Verviers, 1985.
- (16) P. et R. Lombaerde-Fabri, *Les différentes phases de la construction du Waux-Hall au XVIIIe s.*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, sept. 1985.
- (17) Idem, *La création du Waux-Hall en 1770*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, déc. 1985.
- (18) Idem, *Le Waux-Hall à Spa*, in *Maison d'hier et d'aujourd'hui*, n° 67, 3e trim.

1985.

- (19) Paul Bertholet, *Les jeux de hasard à Spa au XVIIIe s.*, in *Bull. Soc. Verv. d'Arch. et d'Hist.*, n° 66, 1988, impr. Lelotte, Dison.
- (20) Lombaerde et Fabri ont vu Thésée dans ce dieu
- (21) Curram Ch. et Kauffeld, C., *Les serpents dans l'histoire et les religions*, Payot, Paris, 1951, p. 250-251.
- (22) A. Body, *Spa, Histoire et bibliographie*, Impr. réunis, Liège, 1892.
- (23) *Etat présent de la Noblesse du Royaume de Belgique*, XIV, p. 250, Bruxelles, 1966.
- (24) Dr a. Henrard, *Les débuts du Waux-Hall de Spa*, in *Histoire et Archéologie spadoises*, déc. 1984.
- (25) Allodial: qui appartient à un franc-alleud, terre de pleine propriété, affranchie de toute obligation de redevance (à l'opposé de fief) (dict. Petit Robert)
- (26) F. Boniver, *La décoration intérieur du Waux-Hall de Spa*, in *Cahiers ardennais*, n° 7, 1937.
- (27) Chanoine P. Aimont: *Aqualia*, p. 284-292, Ed. J. Petitpas, Bomal/O, 1975. et fonds Sélys
Operatum= Opoeteren. Quaet mechelen=Kwaadmechelen
- (28) *La Maison d'hier et d'aujourd'hui: Nos châteaux*, mars 1971, p. 81-82.

PAUVRE SOLDAT !

En 1935, j'héritai d'une boîte en métal, aux couleurs passées, au couvercle orné d'une représentation de tableau... elle n'avait intéressé personne, mais guère davantage un jeune homme soucieux de l'avenir.

Il fallut que le temps passe pour éveiller la curiosité et réexaminer le contenu: une boucle de cheveux dans une enveloppe jaunie et un portefeuille en lin avec des papiers difficilement lisibles, troués par endroit. Ce fut une découverte nimbée de mystère: ces lettres dataient de 1849, pourquoi un souvenir gardé si pieusement par trois générations? Personne ne put me le dire.

"Les pierres parlent" écrivait Pierre Lafagne, il en est de même pour ces lettres: elles évoquent une période du passé dont nos jeunes gens n'auront plus conscience, puisqu'ils ne seront plus "appelés au service militaire", mais que nous, nous pouvons encore imaginer.

Les diverses écritures montrent que le jeune Jean-Pierre Collard, dont il s'agit ici, savait à peine écrire ayant recours à un scribe du régiment. Heureuse époque où il suffisait d'écrire pour adresse "demeurant à Spa".

Pour retrouver l'atmosphère de ce temps, il faut en reconstituer le cadre. Jean-Pierre Collard, fils de Pierre-Joseph et de Marie-Madeleine Gernay (1), habitant rue de la Géronstère, aidant son père, cultivateur et voiturier "en saison", approchait de sa vingtième année, lorsque la loi de 1847 (2) vint fixer la durée du temps de service à cinq ans de présence sous les armes (on ne comptait pas en mois à l'époque!) le mode de recrutement était le volontariat complété par des appels annuels au tirage au sort.

Il n'a pas de chance: non seulement il "tire un mauvais numéro" mais son père décède avant son départ. Heureusement il reste le frère, Pierre-Joseph, et un oncle Joseph.

Nous imaginons aisément la crainte qu'apporte la désignation pour Bruxelles, la difficulté d'atteindre la capitale, vu les moyens de transport de l'époque, le

changement pour ce jeune paysan de se retrouver dans une caserne, certainement équipée de façon rudimentaire.

Sa première action dut être de communiquer son adresse à sa mère: "Jean-Pierre Collard, soldat au régiment d'élite, 2e compagnie du 4e bataillon, Caserne Sainte Elisabeth à Bruxelles"; espérons que Marie-Madeleine savait lire et écrire?

Que Bruxelles devait paraître loin! Mais lorsque, fin mai 1849, le régiment partit en manoeuvre au Camp de Beverloo, le bout du monde paraissait atteint et la brave mère de trembler. Pour notre soldat, une période plus pénible commençait, une sorte d'exil qui le conduisit à se rapprocher davantage de la famille, de là ces précieuses lettres.

Pour notre génération, déjà leur forme surprend, que dire pour la suivante. Le 3 juin 1849: "Ma chère mère, c'est avec un sensible plaisir que j'ai l'honneur de vous faire savoir que je suis arrivé au camp en très bonne santé, j'espère que vous en êtes de même" et pour terminer: "Très chère Mère, je finis ma lettre en vous embrassant de tout coeur et en vous demandant votre sainte bénédiction".

Viennent les soucis personnels: "nous sommes très mal livrés au camp", puis, déjà ce même 3 juin: "j'espère après le camp que je retournerai en petite permission", mais le 18 juillet: "Je serai bien content du retour à Bruxelles"; plus tard: "Je comptais de jour en jour retourner à Bruxelles, mais de tout le contraire nous allons faire la grande manoeuvre"... il faudra attendre jusqu'au 27 août!

Avec le temps naissent les craintes familiales: "J'espère, mon cher frère, que vous êtes fidèle à ma mère, et à mon retour, je vous serai reconnaissant le plus que je pourrai", puis plus tard à sa mère: "J'espère que mon cher frère ne vous est point ingrat". Ce cher frère devait avoir également ses soucis, puisqu'il épouse en 1850 Marie-Louise Leloup (3).

Suivent les difficultés financières (que tous les appelés auront connus!). Le 3 août: "Vous me demandez si j'ai reçu l'argent, j'ai tout reçu avec un sensible plaisir car j'ai grand besoin"; hélas le 10 août: "Je m'empresse de vous écrire

pour vous faire savoir que les cinq francs que vous m'avez envoyés, je ne les ai pas reçus et.... il faut 6 à 7 jours pour avoir son argent". Le retour à Bruxelles n'arrangera rien car l'Etat ne fait pas de cadeau; Le 2 septembre "Vous me demandez combien je devais à la masse (ndlr: équipement), je vous dirai que je dois soixante francs" une somme pour l'époque!

Et l'on pense aux proches et amis: "Faites-moi savoir comment la petite Marie de mon oncle se porte", "compliments à mes camarades Dohet et Jean le Baron"; à Marie Géronstère", etc. Les camarades profitent aussi de ces lettres: "Faites savoir chez Leroy qu'il a reçu la lettre avec plaisir, mais s'il y avait la bonté de lui envoyer un peu d'argent, "Voulez-vous dire à l'oncle de Michel Debate qu'il a besoin d'argent".

La dernière lettre, datée du 2 septembre 1849, est un cri de détresse: "Si vous pouviez avoir une protection pour me faire retourner..."

Nous ignorerons toujours la suite. Suivant ma mère, ce fils serait mort jeune, au désespoir de sa mère, décédée en 1859.

G. Mine

NOTES

- (1) Marie-Madeleine Gernay (1801-1859), fille de Gilles Gernay (1763-1834), originaire de Sart, et de Anne-Marie Havard (originaire de Jupille). Elle avait épousé en 1823 Pierre-Joseph Collard.
- (2) Encyclopédie Belge, éd. 1933.
- (3) Marie-Louise Leloup (1822-1886), fille de Jean-Léonard Leloup (1783-1842) et de Marie-Jeanne Urbain (famille de Polleur). Elle avait épousé en 1850 Pierre-Joseph Collard fils.

